

LE PANIER DE FIGUES

Version de l'Aubrac (légèrement écourtée)

Un roi était si friand de figes fraîches qu'il fit publier dans son royaume un édit promettant de donner sa fille en mariage au porteur du plus beau panier de ces fruits savoureux.

Non loin du palais, vivait un brave homme avec ses trois garçons : Norbert, Urbain et Benoît. Il possédait un très beau jardin et deux figuiers magnifiques y croissaient à l'envie.

A l'annonce de cet édit, l'aîné voulut tenter sa chance en portant un panier de figes à la cour du roi. Son père ne fait pas d'objection. Norbert choisit alors les plus belles, bien grosses, très mûres, et le voilà parti. Chemin faisant, il rencontre une vieille dame ; elle lui demande où il va et ce qu'il porte dans ce panier. Hélas ! le jeune homme n'était pas très poli :

— Des crottes, Madame ! répond-il insolemment.

— Des crottes d'abeille, sans doute ?

— Non, Madame, des crottes de bique.

La dame courroucée lui déclare :

— Eh bien ! de la crotte tu trouveras.

Il n'en crut rien.

En arrivant au palais, il demande à parler au roi lui-même ; on le fait entrer :

— Sire, je vous apporte un panier de figes.

A ces mots, le monarque arrête net ses audiences ; un reflet de joie éclaire son visage, il découvre le panier, plonge la main... horreur ! c'étaient des crottes... Comme réponse, Norbert reçoit un coup de pied dans le bas des reins et il roule dans l'escalier. Le pauvre hère se relève ahuri, retourne à la maison paternelle et raconte sa mésaventure.

Urbain, le cadet, n'est pas impressionné par l'échec de son frère, il veut réussir. Il prend un panier de figes, du surchoix.

Il faut bien l'avouer, Urbain n'avait pas bon caractère et n'était pas plus poli. En chemin, il rencontre une vieille dame :

— Où vas-tu ? Que portes-tu dans ce panier ?

— De la crotte, Madame.

— Mal élevé, insolent, toi aussi, crotte tu trouveras. Il n'en crut rien non plus.

Poursuivant sa route, il arrive au palais. A l'annonce des figues, le roi, alléché, ouvre le panier et plonge la main... Stupeur La dame l'avait prédit : c'étaient des crottes. Fureur du roi ; d'un coup de pied, il se débarrasse de ce nouveau mystificateur. Urbain revient penaud à la maison et narre l'incident dont a été victime.

Le troisième garçon, Benoît, ne s'inquiète pas pour si peu ; il veut réussir là où les autres deux ont échoué, malgré les observations et les objurgations de son père. Il remplit son panier de figues appétissantes. Il part et peu après, il rencontre une dame âgée ; elle lui demande :

— Où vas-tu ? Qu'as-tu dans ce joli panier ?

— Des figues, Madame. S'il vous plaît de les goûter, c'est à votre service.

La dame, charmée d'une réponse aussi polie, n'en prit aucune, le remercia et lui remit un sifflet :

— Prends-en bien soin, car ce petit instrument te sera peut-être utile.

Le jeune homme poursuit sa route, et arrive au palais.

Le Roi découvre la corbeille et voit les plus belles figues du monde. Il en mange une, puis deux, puis trois avec un plaisir extraordinaire. Benoît est content lui aussi ; le Roi mangea toutes les figues, mais il n'avait pas l'air de se souvenir de la promesse insérée tout au long de l'édit.

Le jeune manant, avec politesse, sans se troubler, la lui rappelle. Le monarque, pour détourner la question, déclare que l'épreuve n'était pas terminée :

— Mon garçon, dit-il, j'ai un troupeau de cent lapins à faire garder pendant quinze jours. Chaque soir, tu devras les ramener au clapier, tous sans exception ; tu entends bien ?

— Oui, Sire.

Benoît n'est pas rassuré en présence d'un ordre pareil : « Tant pis, pense-t-il, on va voir ». Ce qu'il voit, en effet, est agencé pour l'étonner et le rendre perplexe.

Le roi fait lâcher les cent lapins par son veneur ; alors c'est la ruée vers la liberté.

« Me voilà joli avec des bestioles pareilles », se dit Benoît.

Il s'en va dans la direction de son troupeau ; toute la journée il se demande comment il s'y prendra pour le rassembler. Il rumine trente-six projets et fait peine à voir. Il touche le sifflet donné par la belle dame... « Si je l'essayais ? ».

Il siffle à plusieurs reprises... O merveille ! Les lapins accourent de tous les côtés à la fois, se rassemblent en gambadant avec mille cabrioles et singeries : « Cette fois, je me tirerai d'affaire, pense Benoît, et sans difficulté ». Il les ramène au clapier. Le roi ne peut en croire ses yeux. On les compte, on les recompte : ils y sont bien tous.

Le lendemain, il repart à la garde de son mobile troupeau. Pendant ce temps, le roi réfléchit comment il pourrait lui faire perdre un lapin. Enfin, il a trouvé. Il se déguise en paysan, parlemente avec le jeune berger, lui offre d'acheter un lapin à prix d'or et il aura gagné la partie engagée.

A rusé, rusé et demi, Benoît est loin d'être un sot, il n'a pas froid aux yeux et reconnaît le roi malgré son accoutrement :

— Veux-tu, jeune berger, me vendre un de tes lapin ? Je te le paierai cher.

— Je regrette, ce lapin n'est pas à vendre, il est à gagner.

— Et que faut-il faire pour le gagner ?

— Je viens de couper cette branche d'églantier, je vous la passerai trois fois sur les cuisses.

Le roi éprouve un frisson à l'idée de ce supplice, mais il accepte.

A la première écorchure, il pousse un hurlement à fendre l'âme ; à la deuxième, c'est encore pire, à la troisième, il tombe en pâmoison. Enfin, revenu à lui, il prend son lapin et s'en va en marchant tout de travers. La joie de tenir le lapin par les oreilles lui fait oublier un peu la douleur.

A peine a-t-il fait cent coudées, Benoît siffle ; le rongeur 'échappe et va rejoindre les autres. Le soir, à la rentrée au clapier, la reine compte les lapins, le roi étant fort occupé à panser ses blessures.

La semaine suivante, la reine déguisée en fermière, entame des pourparlers avec le berger pour acheter un lapin :

— Ma brave femme, lui dit tout net Benoît, aucun de ces lapins n'est à vendre, il faut le gagner.

— Comment le gagner ?

— Voilà une branche d'églantier, je vous la passerai trois fois sur les épaules.

La reine tressaille à la pensée de cette épreuve cruelle, mais elle ne refuse pas... Enfin, elle emporte un lapin ; au coup de sifflet fatidique, la petite bête lui échappe et rejoint les autres.

Quatre jours après, la fille du roi, costumée en bergère, tente auprès du terrible pâtre l'achat d'un lapin.

— Aucun lapin n'est à vendre, belle pastoure, mais à gagner.

— Comment le gagner ?

— Avec trois baisers à la mode de chez nous.

La belle bergère en accorde trois... mais pas davantage... et elle emporte le lapin. Au coup de sifflet, comme les deux précédents, le petit animal donne un coup de reins et s'esquive.

Décidément, toutes les ruses n'ont servi à rien. Le sifflet magique a eu raison de ces embûches et les quinze jours sont expirés. Pas un lapin ne manque au clapier. Cette fois, le roi est bien obligé de prendre une décision. Eh non ! il tergiverse encore, il cherche des chicanes, il exige une autre épreuve devant la Cour assemblée.

— Mon garçon, lui dit le roi, il faut que tu me dises trois sacs de vérités.

Benoît ne s'intimide pas. Avec assurance et la plus entière bonne grâce, sans aucun embarras, s'adressant au monarque, confidentiellement, pour que les courtisans n'entendent pas :

— N'est-il pas vrai, Sire, qu'avec une branche de gratte-culs je vous ai écorché les cuisses ?

Le roi, n'ayant aucun désir de montrer devant la Cour la honte d'avoir dû se soumettre à cette cruelle facétie, se doutant bien à quelles fins le berger veut en venir au sujet de la reine et de sa fille, décide de ne pas pousser plus loin l'interrogatoire.

Il avait trouvé plus habile et comprit qu'il n'en pourrait jamais venir à bout.

Il finit par lui donner sa fille en mariage.

PLAGNARD, Aubrac, 127-132.